

## C'est déjà beaucoup *La moindre des choses* de Nicolas Philibert

Marco de Blois

---

Number 88-89, Fall 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23434ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

de Blois, M. (1997). Review of [C'est déjà beaucoup / *La moindre des choses* de Nicolas Philibert]. *24 images*, (88-89), 83-83.

## C'EST DÉJÀ BEAUCOUP

PAR MARCO DE BLOIS

**L'**une des tentations qui gagne le spectateur en visionnant ce documentaire de Nicolas Philibert est de vouloir le comparer avec ceux de l'Américain Frederick Wiseman. Car ces deux cinéastes s'intéressent à des environnements fermés, Wiseman ayant réalisé des films sur un zoo, l'armée, un magasin, un asile (*Titicut Follies*, en 1967) et Philibert s'attachant ici à La Borde, institut qui accueille des handicapés intel-

lectuels, une «maison de repos», comme on dit dans le vocabulaire euphémique. Mais alors que le premier met habituellement l'accent sur les rapports de travail et la mécanique de l'organisation tout en se situant à l'extérieur du lieu qu'il montre, affichant un style «objectif» typique du journalisme à l'américaine, ce qui intéresse le Français Philibert, c'est, comment dire... la joie? On dirait en effet que c'est l'émotion qui l'habi-

te quand il filme dans cet institut où, indéniablement, il semble faire bon vivre. Si l'angle d'approche va donc à l'encontre de l'habituel regard misérabiliste jeté sur les «institutionnalisés», cela ne veut pas dire toutefois que le réalisateur ait laissé son sens critique au vestiaire; au contraire, il a beaucoup de choses à dire sur nos rapports avec les «fous». Seulement, il apparaît que La Borde ait réussi mieux que d'autres à don-

ner une place à ces gens que nous, qui nous prétendons sains d'esprit, considérons souvent avec malaise.

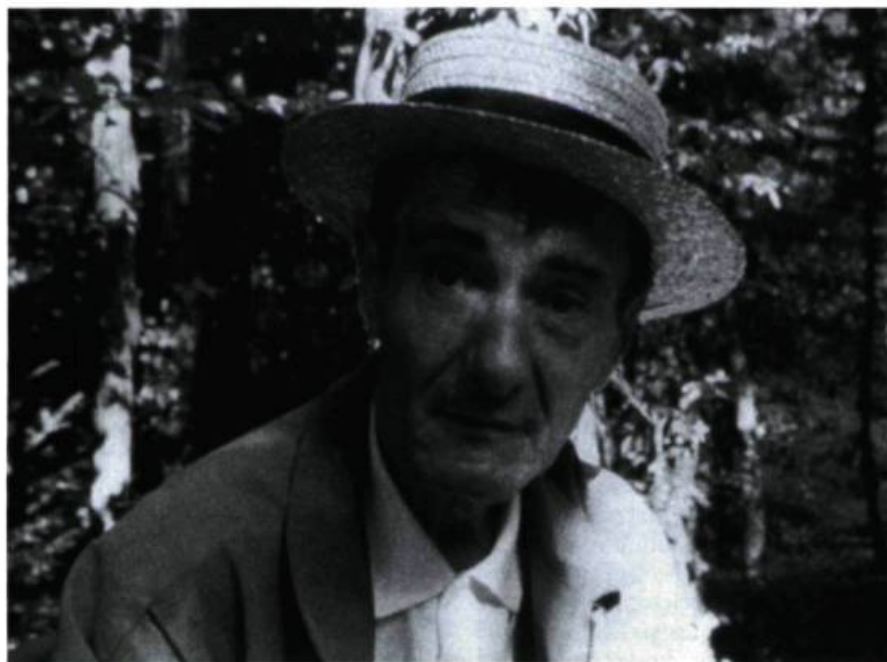
La trame est simple: les pensionnaires et le personnel de la maison mettent tous la main à la pâte pour monter une pièce de théâtre fantaisiste et légère de Witold Gombrowicz — une pièce d'une «douce folie», comme on dit. Philibert remonte le cours de la création, s'attardant à tous les détails de l'entreprise, des répétitions jusqu'à la grande première qui sera donnée en plein air devant des invités dans un cadre champêtre pittoresque. Or, la place du spectateur, celui qui assiste à la pièce (dans le film) et celui qui assiste au film (dans une salle de cinéma) est ici doublement mise en question: car on traite ici de théâtre, de représentation, donc d'un jeu sur la réalité, et cela induit un rapport particulier avec le spectateur, ce qui constitue le véritable enjeu de ce documentaire d'une construction aussi fine qu'astucieuse.

Pour Philibert, cette folie, bien qu'étonnante, n'a rien d'exceptionnel puisqu'elle n'appartient pas en propre à ceux que l'on qualifie de «fous». Quand il filme les membres du personnel soignant participant à la pièce, il évite de les identifier comme tels. Aussi, à l'issue de la projection, le spectateur s'interroge encore sur le «statut» de plusieurs des personnes qu'il a vues vivre: cette dame, est-elle une patiente? Ce monsieur, un médecin? La Borde forme un groupe d'une homogénéité qui semble parfaite, et c'est cela qui est saisissant: on dirait que la hiérarchie entre sains d'esprit et malades mentaux n'y existe pas. Les costumes de théâtre, les décors, puisqu'ils masquent le réel, auront participé à la création d'une sorte de grand espace démocratique où la raison et son contraire sont équivalents.

S'il y a une guérison au terme de cette expérience, c'est bien que les handicapés sont devenus des personnes à part entière. Michel, l'un des patients, personnage infiniment attachant par sa lucidité, le résume très bien en conclusion: «À La Borde, on est entre nous, et vous aussi vous êtes entre nous maintenant». Cette phrase a un effet estomaquant, puisqu'elle nous fait réaliser, à la fin, après la pièce, quand tombe le rideau et que sont rangés les artifices du théâtre, quand nous revenons à la réalité, que nous aussi, nous avons séjourné à l'intérieur de La Borde en laissant nos préjugés au vestiaire. Mine de rien, Philibert aura réussi à précipiter à l'intérieur de l'institution le spectateur qui regardait d'abord tout cela d'un œil inquiet. C'était peut-être la moindre des choses, mais c'est déjà beaucoup. ■

### LA MOINDRE DES CHOSES

France 1996. Ré.: Nicolas Philibert. Ph.: Katell Djan, Nicolas Philibert. Mont.: Nicolas Philibert. Mus.: André Giroud. 104 minutes. Couleur.



Un documentaire d'une construction aussi fine qu'astucieuse.

lectuels, une «maison de repos», comme on dit dans le vocabulaire euphémique. Mais alors que le premier met habituellement l'accent sur les rapports de travail et la mécanique de l'organisation tout en se situant à l'extérieur du lieu qu'il montre, affichant un style «objectif» typique du journalisme à l'américaine, ce qui intéresse le Français Philibert, c'est, comment dire... la joie? On dirait en effet que c'est l'émotion qui l'habi-

ner une place à ces gens que nous, qui nous prétendons sains d'esprit, considérons souvent avec malaise.

La trame est simple: les pensionnaires et le personnel de la maison mettent tous la main à la pâte pour monter une pièce de théâtre fantaisiste et légère de Witold Gombrowicz — une pièce d'une «douce folie», comme on dit. Philibert remonte le cours de la création, s'attardant à tous les